

Jérusalem, à la fois en tant que réalité historique et lieu symbolique de la foi chrétienne. La majeure partie des textes publiés sont des inscriptions funéraires (n° 350-504), qui, malgré les difficultés de datation, sont réparties en trois sous-groupes : tout d'abord des inscriptions datées entre la moitié du III^e siècle et le début du V^e siècle ; ensuite des monuments funéraires plus imposants datant de la fin du V^e et du VI^e siècle, pour certaines même des VIII^e et IX^e siècles ; enfin des textes funéraires plus modestes datant de la même période. Appartiennent à la huitième catégorie des inscriptions byzantines trouvées à l'intérieur du temple impérial alors transformé en église ou provenant d'autres églises (n° 497-504). Ces textes permettent de dater la conversion du bâtiment en église au IX^e siècle, et non plus tôt comme souvent affirmé. Mitchell consacre encore un chapitre aux inscriptions des II^e et III^e siècles qui n'avaient pas été incluses dans le premier tome, soit parce qu'elles ont été découvertes après 2010, soit parce que leur provenance n'est pas assurée ou leur état fragmentaire (n° 505-545). Le choix d'inclure dans cette section des urnes funéraires ne portant aucun texte (n° 523 et 523bis) n'est pas explicite. Le cinquième chapitre (p. 287-315) est consacré à des inscriptions ne provenant pas d'Ancyre : portent les n° A1-A73 les inscriptions grecques provenant d'Athènes concernant des Ancyréens ; les n° Gal.1-Gal.11 les autres textes athéniens adressés à des Galates ; viennent ensuite les inscriptions grecques et latines pour des Ancyréens provenant des autres parties de l'Empire (respectivement n° G1-G17 et L1-21). Le sixième chapitre (p. 316-322) est constitué d'*addenda* et *corrigenda* au premier volume, que ce soit des textes découverts depuis lors, de nouveaux clichés ou des lectures alternatives proposées par des collègues (essentiellement W. Eck et C.P. Jones en 2012). Ce volume désormais incontournable est clos par de nombreux index et tables de concordance.

Aude BUSINE

Jean-Baptiste YON, *L'histoire par les noms. Histoire et onomastique, de la Palmyrène à la Haute Mésopotamie romaines*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2018. 1 vol. 22 x 28 cm, 300 p., 50 fig., 16 cartes, tableaux (INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT. BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 212). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35159-742-2.

Les études onomastiques ont beaucoup apporté, ces dernières années en particulier, à la connaissance de l'histoire culturelle, mais aussi politique, civique et même religieuse, de l'Italie et des provinces occidentales de l'Empire romain. Les processus de ce que je persiste à appeler la « romanisation » malgré l'anathème prononcé par certains, se sont trouvés éclairés par cette approche qui descend au niveau du simple habitant, quel que soit son statut, qui a adapté sa nomenclature aux exigences du temps, illustrant ainsi, outre précisément son statut civique, ses attaches culturelles et ses préoccupations d'adaptation. L'étape suivante consiste à examiner l'évolution onomastique des familles et les choix opérés dans la variété des cités et des régions. Dans le même esprit, au départ d'un mémoire d'habilitation soutenu en 2014, Jean-Baptiste Yon a développé cette démarche à propos des régions syro-mésopotamiennes, du I^{er} s. avant notre ère au III^e s. après. La zone investiguée est très large, aussi l'auteur a-t-il divisé sa matière en trois parties : la Palmyrène, de Palmyre à Doura et de la Cyrresthique à la Mésopotamie. La difficulté spécifique du projet réside dans la

multiplicité des langues pratiquées à côté des langues de pouvoir que sont le latin et le grec, sans oublier un usage officiel de l'araméen, très apparent sous l'Empire après une « invisibilité » à l'époque hellénistique. L'auteur souligne aussi un développement de l'« epigraphic habit » à Doura Europos, à Palmyre et à Édesse, mais aussi dans des régions frontalières moins directement touchées par l'influence romaine, à partir des années 40-30 avant notre ère, développement qui autorise l'étude et augmente la documentation non seulement en grec mais aussi en araméen. Première démarche en introduction, J.-B. Yon établit l'état et la disponibilité des sources, épigraphiques, papyrologiques et parfois littéraires, puis une historiographie des questions envisagées. En cela il interroge exclusivement les publications concernant la partie hellénophone de l'Empire, et plus strictement encore, les régions syro-mésopotamiennes, sans s'interroger de manière approfondie sur les problèmes de méthode que l'onomastique soulève, et qu'un regard sur les régions occidentales latines aurait aidé à creuser. Les différents chapitres de l'étude proposent une analyse détaillée des caractéristiques propres à chaque région, avec une grande spécialisation des points de vue, militaires, ethniques, linguistiques, et réclament une lecture compétente et détaillée. Des conclusions provisoires et partielles en fin de chaque point de vue adopté et de chaque chapitre auraient contribué à élargir l'apport à des historiens plus généralistes qui ne maîtrisent pas ces langues orientales mais que les particularités et les spécificités régionales intéressent et interpellent. Au fil des pages relevons, par exemple, que l'onomastique gréco-latine est plutôt rare en Palmyrène où les noms indigènes sont nettement majoritaires ; que le repérage des noms palmyréniens en Palestine ou en Égypte permet de suivre les relations commerciales qui vont jusqu'à la route de l'Inde ; que la documentation militaire permet d'étudier les soldats originaires de Palmyre en garnison en Dacie et en Afrique, leurs caractéristiques onomastiques (avec une richesse de noms théophores) et leur rôle dans le commerce local et la société, l'émigration palmyrénienne ne concernant pas seulement les grandes familles. La seconde partie débute par une continuité militaire avec l'examen de la garnison dite « palmyrénienne » de Doura et l'origine des recrues de la *cohors XX Palmyrenorum*, pour laquelle l'auteur penche pour des variantes chronologiques entre le recrutement de Palmyre, de Doura, celui du Hauran et des zones côtières, d'après les noms grecs ou sémitiques des soldats. Deux listes, chronologique des recrues et alphabétique des noms attestés nommément, appuient cette analyse approfondie. Doura permet aussi une étude spécifique de la population civile des périodes parthe et romaine. Les élites civiques sont bien documentées et permettent des analyses fines qui mettent en évidence notamment des dénominations doubles pour la même personne, l'une en grec, l'autre en langue sémitique, ou des cas de « matronymie » utilisée pour distinguer les branches d'une même famille. Des arbres généalogiques étoffés peuvent être établis qui permettent de suivre la transmission des noms sur de nombreuses générations. Le troisième chapitre part de Zeugma, de la Cyrrestique et de la Commagène pour étudier ces régions où les renseignements dont on dispose sont plus limités. On peut y distinguer cependant une grande variété de noms, dont des noms latins, portés par des soldats, qui ont sans doute connu une vogue particulière y compris chez les femmes ; des noms grecs, les plus nombreux, mais qui ne correspondent plus à un authentique élément macédonien ; des noms sémitiques qui comportent des théophores, et qui peuvent être mis en relation avec des spécificités commagéniques. L'examen des noms originaux de cette zone débouche sur la mise en

évidence des « noms d’assonance » même si la dénomination du phénomène n’est pas ainsi qualifiée. Plusieurs noms grecs ou latins peuvent en effet être considérés comme des transcriptions ou des adaptations de noms sémitiques (p. 157-160). Même si la problématique du processus onomastique n’est pas développée et ne s’appuie sur aucun exemple hors zone, les exemples cités viendront enrichir un débat, parfois houleux en Occident, sur les anthroponymes à double entrée. Dans ce chapitre également on retiendra, utile et pertinent pour les questions de méthode, un développement sur « les noms comme manifestation de culture » à propos notamment des noms grecs macédoniens adoptés non comme indice ethnique mais comme choix culturel. Le choix peut être aussi religieux et plusieurs noms indiquent la fréquence de certains cultes. Le regard se porte ensuite sur l’onomastique « externe » et rurale de la région, avec une fréquence des noms latins chez les soldats repérables dans l’Empire, et une grande variété linguistique et ethnique dans les campagnes où la documentation révèle surtout des vétérans et des soldats. Vient ensuite l’étude d’Édesse et de l’Osrhoène parthe et romaine, que l’on mettra en parallèle avec celle de Doura : famille royale, hauts personnages, population urbaine, situation dans les villes de la région. Les invasions perses du milieu du III^e siècle constituent ensuite une césure profonde qui justifie la limite de l’ouvrage. En courte conclusion qui ne rend pas justice à la richesse des apports ponctuels de son étude, J.-B. Yon rappelle qu’il a mis en évidence non une région indifférenciée mais des ensembles locaux spécifiques avec leurs usages et traditions propres qui donnent accès à une histoire structurée en trois types : - des villes plus anciennement hellénisées où le haut du pavé est tenu par des gens qui affichent une onomastique hellénique (Zeugma, Doura Europos, Carrhes) qui n’est pas nécessairement ethnique mais qui a plutôt des résonances sociales et culturelles, avec une population à l’onomastique très variée ; - des villes autrefois hellénisées mais où toute onomastique grecque a disparu (Édesse) avant de revenir avec la christianisation, avec des influences iraniennes bien présentes ; - des zones rurales apparemment profondément sémitiques, en dehors des vétérans. La conclusion finale s’impose : une étude comparable serait utile, consacrée aux grandes villes comme Cyrhus, Alep, Apamée, Antioche, voire même à l’ensemble du Proche-Orient, pour déboucher sur une compréhension nuancée des populations et des sociétés. L’histoire par les noms demande encore des approfondissements et des élargissements.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

José L. MELENA en collaboration avec Richard J. FIRTH, *The Knossos Tablets. Sixth Edition. A Transliteration*, Philadelphie (Pennsylvanie), INSTAP (Institute for Aegean Prehistory) Academic Press, 2019. 1 vol., XXIX-695 p., 3 tables, 9 figures N/B. Prix : 80,00 \$ (relié). ISBN 978-1931534963.

Contrairement à une opinion trop répandue, ce n’est pas Arthur Evans qui découvrit la première tablette en écriture syllabique linéaire B. C’est un pharmacien crétois, Antonios Zachyrakis (ou, mieux, Tsakirakis), qui la montra au Français Charles Clermont-Ganneau ainsi qu’à Evans en 1895. Ce n’est que cinq ans plus tard, en 1900, qu’Evans entama ses fouilles à Cnossos et découvrit rapidement d’autres exemplaires de ces documents. Il y a donc, en 2020, 125 ans que les tablettes cnossiennes en